




3 1761 08265308 0

Saintine, Joseph Xavier
Boniface
Bonaparte, lieutenant
d'artillerie

PQ
2392
S5B7





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

BONAPARTE,
LIEUTENANT D'ARTILLERIE,
OU
1789 ET 1800,

COMÉDIE HISTORIQUE EN DEUX ACTES,
MÊLÉE DE COUPLETS.

PAR MM.
XAVIER, DUVERT ET ST.-LAURENT,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 9 OCTOBRE 1830.

—————
PRIX : 2 FRANCS.
—————



PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

•••
1850.

PQ
2382
6587

PERSONNAGES DU 1^{er} ACTE.

ACTEURS.

| | |
|---|----------------------------|
| NAPOLÉON BONAPARTE, lieutenant au 4 ^e régiment d'artillerie; 20 ans..... | M. PERRIN. |
| Le Comte DE GERMILLY, gentilhomme provincial; 50 ans..... | M. DEROUVÈRE. |
| L'Abbé DE LORIS, 25 ans..... | M. FONTENAY. |
| DELAUNAY, conseiller au parlement de Grenoble; 25 ans..... | M. HIPOLYTE. |
| Le Marquis DE COURVOLLE, colonel de cavalerie..... | M. PROSPER. |
| CABOURDIN, maître de danse... | M. BERNARD-LÉON. |
| M ^{me} DU COLOMBIER, sœur du comte de Germilly..... | M ^{me} GUILLEMIN. |
| VICTORINE DU COLOMBIER, petite-fille de M ^{me} du Colombier... | M ^{me} THÉNARD. |
| SIX OFFICIERS DE CAVALERIE. | |
| UN MARECHAL-DES-LOGIS D'ARTILLERIE..... | M. CASSEL. |
| UN DOMESTIQUE. | |

*La Scène se passe à Valence , en Dauphiné , chez
M^{me} du Colombier.*

•*•

NOTA. — Les Personnages sont indiqués dans l'ordre où ils doivent être placés , par rapport au Spectateur.

AVIS. — Voir à la fin de la Pièce pour les caractères et costumes des Personnages.

BONAPARTE,

LIEUTENANT D'ARTILLERIE,

COMÉDIE HISTORIQUE EN DEUX ACTES.

.....

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon donnant sur le jardin. — Au fond, une porte vitrée, et deux portes pleines. — Deux autres portes latérales au troisième plan; et deux autres fenêtres au deuxième plan, décorées de rideaux rouges: l'ameublement est riche. — Au-dessus de la porte du fond, on remarque un portrait de Louis XVI, grandeur naturelle.

A droite du spectateur, une table couverte d'un tapis. — A gauche un guéridon. Dans le fond, un métier à broder, un tambour à faire de la dentelle; plusieurs morceaux de tapisserie qui ne sont point achevés.

Au lever du rideau, Germilly est assis à la table, et lit un journal. Madame du Colombier est assise devant le guéridon, et consulte les cartes.



SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DU COLOMBIER, GERMILLY.

GERMILLY *jetant le journal avec humeur.*

Ces gazetiers sont d'une insolence! croiriez-vous, ma sœur?... Mais non! vous voilà toute occupée de vos cartes! depuis hier que nous sommes de retour à Valence, il n'y a plus moyen de vous parler.

M^{me} DU COLOMBIER, *sans le regarder.*

Que voulez-vous? mon cher Germilly! c'est un goût que

j'ai conservé du couvent : la bonne mère Sainte Cécile ne manquait jamais de nous faire les cartes le soir , avant la prière ; et , après tout , croyez-vous que ce ne soit pas plus agréable que de lire les gazettes ?

GERMILLY , *avec humeur.*

Ma sœur , cela dépend.

Air du Vaudeville de la Somnambule.

Mais quel plaisir y trouvez-vous , mon frère ?
 Quand , tous les jours , un article nouveau
 Vient retremper votre colère
 Contre Necker ou contre Mirabeau.
 Bien mieux que vous , je sais donc me conduire ?
 Autour de nous , quand tout est effrayant ,
 Dans l'avenir , eh bien ! je cherche à lire ,
 Pour me consoler du présent.

GERMILLY , *se levant.*

Oh ! l'avenir , je ne le vois que trop ! et si j'étais à la place du roi , j'irais à ces États-Généraux , un bon fouet de poste à la main . . .

M^{me} DU COLOMBIER , *se levant à son tour.*

Ah ! mon frère ! si donc , vous devenez un homme dangereux ; vous-même ne les avez-vous pas demandés , ces États-Généraux ?

GERMILLY.

Eh parbleu ! sans doute , je les ai demandés ; mais alors , je croyais que la noblesse du Dauphiné m'appellerait à l'honneur de la représenter.

M^{me} DU COLOMBIER.

Ah ! voilà ! Allons , allons , question d'amour-propre !

GERMILLY.

Non , ma sœur , non ; mais on s'est écarté de nos instructions ; aussi , voyez ce qui en résulte . . . de l'agitation partout ! N'a-t-on pas été obligé de faire venir à Valence , Royal-Cravatte , indépendamment du régiment d'artillerie qui y tient garnison ? et , à ce sujet , j'ai à vous parler , ma sœur !

M^{me} DU COLOMBIER.

A moi ?

GERMILLY.

Oui , sur les gens que vous recevez chez vous.

M^{me} DU COLOMBIER.

Qu'y trouvez-vous à reprendre? . . . Est-ce le conseiller au parlement de Grenoble, Delaunay, notre parent?

GERMILLY.

Non, je sais que vous avez des projets sur lui, pour Victorine.

M^{me} DU COLOMBIER.

Est-ce l'abbé de Loris, chanoine régulier de Saint-Victor?

GERMILLY, *d'un air de doute.*

Oh! régulier! . . . Enfin, il est aimable et gai, c'est quelque chose.

M^{me} DU COLOMBIER.

Quelques officiers de Royal-Cravatte, qui nous ont été présentés hier par leur colonel, le marquis de Courville, votre ancien ami, qui vient d'acheter ce régiment?

GERMILLY.

Non, ceux-là sont des gens bien nés, et on les connaît du moins; mais quel est ce nouveau-venu, que vous avez rencontré ce matin dans le jardin, et que vous avez invité à se présenter chez vous?

M^{me} DU COLOMBIER.

Ah! c'est un petit lieutenant du régiment d'artillerie, qui est venu visiter son camarade malade, M. de Lariboissière, notre pensionnaire.

GERMILLY.

Et d'où le connaissez-vous?

M^{me} DU COLOMBIER.

C'est un jeune homme fort honnête. . .

GERMILLY.

Mais encore? . . .

M^{me} DU COLOMBIER.

Victorine dit qu'il a de fort bonnes manières.

GERMILLY, *s'impatientant.*

Mais, ma sœur, je vous demande d'où vous le connaissez?

M^{me} DU COLOMBIER.

Moi? je ne le connais pas.

GERMILLY.

Ah! . . .

M^{me} DU COLOMBIER.

Je l'ai rencontré dans ce bal, donné par les officiers de la garnison, et où j'ai conduit ma petite-fille. Victorine l'avait déjà vu souvent, à la promenade; mais je le trouve fort aimable : il témoigne beaucoup d'égards aux vieilles femmes, et c'est un mérite assez rare aujourd'hui : Il a fait mon boston une partie de la nuit : il est depuis peu de temps à Valence, et se nomme... Attendez donc... Timoléon... Tipoléon... Enfin ses camarades l'appellent simplement Léon... Son nom de famille est italien, je ne l'ai pas retenu.

GERMILLY.

C'est cela, corbleu ! vous le connaissez à peine, et il fait déjà la cour à votre petite-fille.

M^{me} DU COLOMBIER.

Non, non... il n'en est rien.

GERMILLY.

Je m'y connais; et je viens de la rencontrer au jardin, causant avec ce petit lieutenant... cela n'est pas sortable ! Il ne me revient pas du tout, ce Monsieur;... un teint de safran, le visage maigre, des manières de l'autre monde... De plus, je l'ai entendu causer sur les événemens; il est tranchant, comme tous ces gens-là.

M^{me} DU COLOMBIER.

Ah ! il tient pour les innovations ?

GERMILLY.

Creux, et faisant le profond; tranchons le mot, c'est un sot... Rapportez-vous en à mon expérience.

M^{me} DU COLOMBIER.

Vous le jugez bien vite ! car, à peine si vous avez eu le temps de l'entrevoir... Mais... silence... voici quelqu'un !

SCÈNE II.

LES MÊMES , L'ABBÉ DE LORIS , DELAUNAY , LE
MARQUIS DE COURVOLLE.

(*DeLaunay se place à droite. — Courvolle salue madame du Colombier qui est à gauche, et reste près d'elle. — Loris est au milieu, à la gauche de Germilly.*)

LORIS, *entre gaiement.*

AIR : *Eh ! lon lan la , landerirette.*

Que l'Amour et le Champagne ,
Éxaltent seuls nos esprits !
Vous battez tous la compagne ,
Grâce aux journaux de Paris !
Et lon lan la ,
Cela se gagne ,
Et lon lan la ,
Restons en là !

Passons gaiement notre vie !
Le trajet en est si court !
Vivent le vin , la folie !
Disait feu l'abbé Grécourt.
Et lon lan la ,
Dans cette vie ,
Et lon lan la ,
Je n'sors pas d'là.

M^{me} DU COLOMBIER.

A la bonne heure ! au moins vous , M. l'Abbé, vous ne
parlez pas de cette vilaine politique !

LORIS.

Vive dieu ! je m'en garderais bien !

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange !*

Qu'au garde-des-sceaux Barentin
On reproche une dette énorme ;
Qu'avec Necker , le puritain ,
Les états prêchent la réforme ,

Que le monde régénéré
Soit le rêve de notre époque ,
Pourvu qu'on me laisse à mon gré
Rire et boire à mon prieré,
Ma foi , du reste je me moque
Comme de Marie Alacoque.
Oui , mes amis , oui , je m'en moque
Comme de Marie Alacoque.

COURVOLLE , *d'un air sérieux.*

Monsieur l'Abbé . on ne plaisante pas sur ces choses-là.

LORIS , *d'un ton goguenard.*

Je sais trop mon monde , M. le Marquis , pour me permettre la moindre plaisanterie sur Royal-Cravatte , qui a l'honneur d'être commandé par vous.

M^{me} DU COLOMBIER.

Oh ! excellent ! excellent ! . . . Je ne connais pas d'ecclésiastique plus aimable que M. l'abbé de Loris.

LORIS.

Madame , c'est que vous n'avez jamais vu l'évêque d'Autun.

GERMILLY , *avec mauvaise humeur.*

Arrière ! . . . M. d'Autun ! il ne marche pas droit.

LORIS.

Que voulez-vous ? j'ai le dessein de vous convertir . . . tout le monde s'en mêle , jusqu'à ce petit docteur qui , au lieu de me guérir de la fièvre , voulait , disait-il , me guérir de ma routine monarchique.

COURVOLLE.

Bah !

LORIS.

Oui , l'an dernier , à Paris , j'étais tombé malade , à la suite d'un souper avec le chevalier de Parny , le petit abbé de Boufflers , et quelques autres jeunes gens de bonne humeur . . . Je logeais en hôtel garni . . . j'avais demandé un docteur du voisinage , et l'on m'amena celui-là , médecin des écuries de M. le comte d'Artois.

DELAUNAY , *riant.*

Un médecin des écuries à M. l'abbé de Loris ?

LORIS.

J'avais une fièvre de cheval . . . Ce docteur , qu'on nomme

Marat, est, d'ailleurs, un jeune homme fort doux, fort gentil. et paraît très-attaché à son maître.

M^{me} DU COLOMBIER.

Vous avez bien fait de venir, l'abbé; car votre présence nous réjouit toujours. Mais vous n'avez donc pas amené avec vous M. Léon?

DELAUNAY.

Ah! ce jeune officier?... nous l'avons laissé au jardin; il se promenait d'un air pensif....

LORIS.

C'est un maintien... Il composait sans doute quelque bouquet à Cloris.

GERMILLY.

Ce n'est guère probable; je ne le crois pas capable de grand' chose.

DELAUNAY.

Ne pariez pas. J'ai oui dire qu'il a concouru pour le prix proposé par l'académie de Lyon, sur cette question de Raynal : *Quels sont les moyens à employer pour rendre les peuples heureux?* C'est une question de philosophie politique assez ardue... On dit son mémoire fort remarquable.

M^{me} DU COLOMBIER.

Vous voyez, mon frère!

GERMILLY.

Impossible!

DELAUNAY.

Et je sais qu'il travaille à un *Voyage au Mont-Cénis*, dans le genre de Sterne.

LORIS.

Fort joli genre, fort joli genre! ennuyeux, par exemple!...

GERMILLY.

Ah! s'il se pique d'être auteur, je ne m'étonne plus de ses mauvaises opinions.

CCURVOLLE, *d'un air de mépris.*

C'est un novateur.

DELAUNAY.

Oui, sans doute. Cependant il m'a semblé doué d'un esprit éclairé est juste; je l'ai rencontré une fois, à une soirée, chez le commandant de la place; et je vous assure,

Messieurs , que , dans une discussion que nous avons eue ;
il m'a surpris, et même...

COURVOLLE.

Allons , voilà M. le conseiller Delaunay , démocrate!

DELAUNAY.

Non ; mais il est de mon devoir de rendre justice à qui
de droit.

LORIS.

Il est de votre devoir de vous occuper de votre jolie cou-
sine... et la voici.

SCENE III.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE , *saluant avec grâce.*

Que je ne vous dérange pas , Messieurs...

M^{me} DU COLOMBIER , *lui donnant un baiser sur le front.*

Mon enfant , tu as bien tardé. La toilette , sans doute...

VICTORINE.

Bonne maman ! je me suis arrêtée au jardin...

GERMILLY , *de loin , à madame du Colombier.*

Ah ! ah !

M^{me} DU COLOMBIER.

Et ton maître de danse ?

VICTORINE.

M. Cabourdin ? je l'attends.

COURVOLLE , *ironiquement.*

Ah ! l'illustre M. Cabourdin !

M^{me} DU COLOMBIER.

Que voulez-vous ?...

Air du Vaudeville de Partie et Revanche.

Nous n'avons pas , dans la province ,
Les premiers maîtres d'entrechats ;
Son talent , je l'avoue , est mince.

LORIS.

Mais sa personne ne l'est pas.

COURVOLLE.

Non, sa personne ne l'est pas.

MAD. DU COLOMBIER.

C'est une injustice, je pense ;
Paris retient par ses bravos
Les plus grands professeurs de danse ,
Et nous n'avons que les plus gros.

GERMILLY.

Le voilà peut-être.

LORIS.

Pas précisément... C'est le nouveau venu, le petit lieutenant d'artillerie.

DELAUNAY.

Celui-là, ce n'est pas un danseur, c'est un penseur.

GERMILLY, à *Delaunay*.

Si tant est qu'il pense.

SCÈNE IV.

COURVOLLE, LORIS, M^{me} DU COLOMBIER,
VICTORINE, BONAPARTE, GERMILLY, DE-
LAUNAY.

M^{me} DU COLOMBIER.

Eh bien ! Monsieur... Léon... oui, Léon ! comment va votre ami ?

BONAPARTE, *la saluant*.

Beaucoup mieux, Madame, je vous rends grâce...

GERMILLY.

On nous menace, Monsieur, de vous perdre... on dit que vous quittez Valence ?

BONAPARTE.

On le dit ; oui, Monsieur.

VICTORINE.

Quoi ! M. Léon, vous partirez ?...

BONAPARTE.

Avec regret, Mademoiselle.

COURVOLLE, à *Bonaparte*.

Il me semble que ce serait fort impolitique de vous re-

Bonaparte.

tirer de cette ville , au moment où les têtes sont montées...

BONAPARTE, *froidement.*

Pas plus qu'ailleurs.

GERMILLY.

Eh! corbleu! si les têtes sont montées, on les démontrera!...

BONAPARTE.

Avec quoi, s'il vous plaît?

COURVOLLE.

N'avons-nous pas nos armés?

DELAUNAY.

Oh!

LORIS.

Marquis, ne parlez donc pas de ça devant ces dames, vous nous faites peur.

BONAPARTE, à *Courvolle.*

Vous tourneriez contre les citoyens des armes qui vous ont été confiées pour les protéger?

GERMILLY.

Je ne connais point de citoyens... je ne connais que des bourgeois et des paysans qu'il faut mettre à la raison, quand ils se comportent mal.

BONAPARTE.

Et la patrie?

COURVOLLÉ.

La patrie est un mot... Le trône avant tout!

BONAPARTE.

Vous comprenez un roi sans peuple?... Si la patrie est un mot, qu'est-ce que le trône? quatre morceaux de bois recouverts d'un morceau de velours.

GERMILLY, *sévèrement.*

Monsieur le lieutenant, vous avez là des idées... .

DELAUNAY.

Ce que Monsieur a dit me semble juste.

GERMILLY.

Au diable! avec votre justice et votre justesse.

M^{me} DU COLOMBIER.

Allons, allons...

LORIS.

Grâce à dieu ! voici le maître de danse qui va vous mettre tous d'accord, s'il peut s'y mettre lui-même.

(*Cabourdin entre d'un air effaré.*)

SCENE V.

COURVOLLE, L'ABBÉ DE LORIS, M^{me} DU COLOMBIER, VICTORINE, BONAPARTE, CABOURDIN, GERMILLY, DELAUNAY.

M^{me} DU COLOMBIER.

Arrivez donc, M. Cabourdin !

GERMILLY, *sévèrement.*

Vous vous êtes fait attendre, Monsieur ; cela n'est ni décent ni convenable.

LORIS.

Ah ! mon dieu ! mais il a l'air tout renversé !

CABOURDIN.

Comme toute la ville.

TOUS.

Que voulez-vous dire ?

COURVOLLE.

Y-a-t-il une nouvelle ?

CABOURDIN.

Deux, qui arrivent de Paris. Le ministère est changé... M. Nègre renvoyé.

GERMILLY, *avec joie.*

Serait-il possible ? Necker est renvoyé ?

COURVOLLE, *de même.*

Le Genevois chassé ?... Vive le roi !

GERMILLY.

Vous en êtes bien sûr, M. Cabourdin ?

CABOURDIN.

J'étais à la poste à l'arrivée du courrier. Je l'ai vu de mes deux yeux ; je l'ai entendu de mes deux oreilles ; et l'un et l'autre organes sont dignes de votre confiance, M. le comte.

LORIS, *à Courvolle.*

Les oreilles surtout.

GERMILLY , *avec joie et surprise.*

Necker à bas !

CABOURDIN.

C'est donc une bonne chose ?

COURVOLLE.

La chose la plus heureuse qui pût nous arriver.

GERMILLY.

Si on l'eût seulement fait pendre ! d'honneur , je vous embrasserais , mon cher Cabourdin !

LORIS.

C'est un charlatan !

COURVOLLE.

Un hérétique !

CABOURDIN , *effrayé.*

Un huguenot ! ah ! mon dieu !

LORIS.

J'avoue que , depuis le dernier concert , rien ne m'a fait plus de plaisir.

GERMILLY.

Allons , M. Cabourdin , un événement comme celui là met le cœur à la danse. Donnez votre leçon à ma nièce , M. le conseiller Delaunay va aller aux informations... Nous l'attendrons ici.

DELAUNAY.

J'y cours !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

COURVOLLE , LORIS , M^{me} DU COLOMBIER , VICTORINE , BONAPARTE , CABOURDIN , GERMILLY , SIX OFFICIERS , UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE , *annonçant pendant la ritournelle.*
Messieurs les officiers de Royal-Cravate !

(*Aussitôt après l'annonce , madame du Colombier , Victorine et Germilly remontent la scène pour recevoir les officiers , qui saluent profondément , en chantant le chœur d'entrée.*)

CHŒUR DES OFFICIERS.

Air du Concert à la cour.

D'un accueil qui nous flatte ,

Le souvenir ne peut être effacé,
Et de nouveau, Royal-Cravatte
Vient vous offrir son hommage empressé.

ENSEMBLE.

MAD. DUCOLOMBIER, GERMILLY et VICTORINE.

Votre hommage nous flatte.
Le souvenir n'en peut être effacé,
Puisqu'en ces lieux, Royal-Cravatte
Vient nous offrir son hommage empressé.

CHŒUR DES OFFICIERS.

D'un accueil qui nous flatte,
Etc., etc.

GERMILLY.

Vous savez la nouvelle ? Allons, Messieurs, il nous faut
passer la journée ensemble, pour nous réjouir. N'est-il
pas vrai, ma sœur ? Cela n'empêchera pas ma nièce de
prendre sa leçon... Ces Messieurs sont des amis.

M^{me} DU COLOMBIER, *aux officiers.*

Eh bien ! occupez-vous de votre côté... Reprenez votre
ouvrage d'hier... Voici la tapisserie.

COURVOLLE, *d'un air prétentieux.*

Moi, je suis pour la dentelle...

M^{me} DU COLOMBIER.

A votre aise !

(*Chacun des officiers prend un métier à broder, ou un mor-
ceau de tapisserie ; Courvolle prend un métier à dentelle,
et tous se groupent daas le fond du théâtre à droite et à
gauche ; Loris va et vient en souriant à chacun, et se rap-
proche ensuite de Victorine. — Bonaparte s'éloigne de tout
le monde, et se place en avant à l'extrême droite du théâtre,
en regardant cette scène d'un air de pitié.*)

LORIS.

Vous le voyez, belle Victorine, le brave a déposé le
glaive pour prendre l'aiguille et le fuseau.

COURVOLLE.

Le soldat Français est prêt à tout.

GERMILLY.

C'est Alcibiade à la cour de je ne sais plus quel po-
tentat.

LORIS.

Dites donc Hercule aux pieds d'Omphale.

GERMILLY.

C'est juste, et plus honorable pour le corps des officiers.

M^{me} DU COLOMBIER, *offrant de loin à Bonaparte un morceau de canevas.*

Eh bien ! M. Léon...

BONAPARTE, *se rapprochant de madame du Colombier.*

Madame, je sors de l'école d'artillerie de Lafère, et je n'y ai point appris à broder. (*A part.*) Et ce sont là des hommes ! des soldats !

M^{me} DU COLOMBIER.

Eh bien ! alors, je vais vous faire les cartes... c'est une occupation comme une autre, et vous avez une figure qui promet.

BONAPARTE.

Ah ! Madame...

M^{me} DU COLOMBIER.

Si, je le veux... Voici justement les cartes toutes prêtes. (*Elle le prend par la main. — Bonaparte a l'air de céder malgré lui.*) Je le veux, vous dis-je ; venez ! venez !

(*Madame du Colombier s'assied devant le guéridon, comme à la scène première. — Bonaparte s'assied de l'autre côté du guéridon. — Madame du Colombier et Bonaparte se placent à l'extrême gauche du théâtre.*)

CABOURDIN, *accordant la pochette.*

Je suis aux ordres de Mademoiselle. (*Victorine se dispose à prendre sa leçon.*) Troisième position... Mais pardon, Mesdames et Messieurs, je crois que dans le trouble où j'étais en entrant, je me suis abstenu de vous faire ma révérence. J'ai bien l'honneur de vous offrir l'hommage empressé de mon respect.

(*Il fait une salutation ridicule, et retourne à sa place, à droite du spectateur.*)

GERMILLY.

C'est bon, c'est bon, M. Cabourdin, occupez-vous de Victorine.

BONAPARTE, à part, les bras croisés, et paraissant regarder avec intérêt Madame du Colombier, qui prépare les cartes.)

Elle a des traits de ma mère!

CABOURDIN.

Voyons, Mademoiselle, rentrons ce petit pied là... la pointe bien en dehors... plus de souplesse dans le jarret... pliez-moi bien le genou, comme ceci... (*Il fait le mouvement avec ses doigts sur une table.*) J'ai dit comme ceci... Etudiez-moi douc, s'il vous plaît.

VICTORINE, en riant.

Cela vous est bien facile à vous, M. Cabourdin.

LORIS, riant.

Ah! ah! c'est fort plaisant! il montre à danser avec ses doigts.

(*Tout le monde rit.*)

CABOURDIN.

AIR : *Le luth galant.*

Riez, Messieurs, vous en avez le droit;

(*Jetant les yeux sur son ventre.*)

Mais regardez!... ma raison se conçoit :

Ma danse serait lourde, et je la rends légère.

Enfin par ce moyen, mieux que pas un confrère,

Je prouve à mes clients que je sais mon affaire

Sur le bout de mon doigt.

LORIS.

Bravo! bravo! Monsieur le danseur! Est-ce que vous auriez de l'esprit, par hasard?

(*On rit.*)

CABOURDIN.

Vous êtes bien bon. (*A Victorine.*) Allons, Mademoiselle, après avoir fléchi le genou comme ceci... là... là... c'est mieux... c'est bien, parfaitement. Dressons-nous maintenant sur les pointes comme ceci... (*Il fait le mouvement avec ses doigts sur la table.*) et couronnons le tout par un entrechat... avec volubilité... de l'entraînement, du brillant!... (*Même jeu.*) Tenez, ce n'est que cela...

Ah ! non , non , permettez... vous avez fait comme ceci... c'était comme cela ; mais enfin c'est égal. (*On rit de nouveau ; il paraît piqué, et dit d'un air sec.*) Allons au fait. Si un de ces Messieurs veut offrir la main à Mademoiselle...

COURVOLLE , à Bonaparte.

Allons , Monsieur le lieutenant...

M^{me} DU COLOMBIER.

Laissez-nous ! laissez-nous ! nous sommes occupés. Cela vient bien , M. Léon.

GERMILLY , à Bonaparte.

Eh bien ! Monsieur ?...

BONAPARTE , à Germilly.

Je ne puis...

VICTORINE , avec grâce , à Bonaparte.

Vous refusez de me servir de cavalier ?

BONAPARTE.

Je ne danse jamais... je ne sais pas danser.

COURVOLLE , à Germilly , avec surprise.

Il ne sait pas danser !

CABOURDIN , à part , en accordant sa pochette.

Malheureux jeune homme ! il ne sait pas danser ! il ne fera jamais rien.

COURVOLLE , bas à Germilly.

Ah ! ça , mais il ne sait donc rien ?...

GERMILLY , bas.

Je vous dis que c'est un sot. (*Haut.*) Allons , marquis , conduisez ma nièce.

(*Courvolle quitte sa place , s'avance galamment vers Victorine , lorsque Loris se place entr'eux et s'empare de la main de Victorine.*)

LORIS.

Non pas !... vous le savez , préséance au clergé... *Cedant armá togæ.* On m'a nommé le directeur des belles , et je suis à mon emploi.

CABOURDIN.

Donnez la main à Mademoiselle.

(*Loris et Victorine dansent. — Cabourdin joue sur sa pochette l'air du pas d'Armide.*)

GERMILLY, après avoir parlé bas aux officiers.
Cabourdin a vu le courrier.

CABOURDIN, admirant les danseurs.
Pas charmant! il est de Dauberval.

GERMILLY, à Cabourdin.
N'est-ce pas, Cabourdin, vous l'avez vu?

CABOURDIN, jouant de la pochette.
Dauberval? J'ai eu cet honneur.

GERMILLY.
L'imbécile!

CABOURDIN.
Non pas, non pas! ce n'était pas un imbécile! (*A Loris.*)
Bien, bien, beaucoup de grâce, M. l'Abbé.

COURVOLLE, à Germilly.
Le mouvement de la cour n'est pas assez vif.

CABOURDIN, toujours occupé de la danse.
Messieurs, c'est une mesure à deux temps.

COURVOLLE.
Qu'est-ce que vous dites?

CABOURDIN.
Vous parlez du menuet de la cour... (*Aux danseurs.*)
Les petits pas d'été... l'Abbé!... Flic, flac... les si sol
de rigueur... A présent, nous allons marcher.

(*Il marche à reculons. — Loris et Victorine le suivent en
dansant toujours pour terminer le pas.*)

GERMILLY, parlant toujours aux officiers.
Il faut que le roi se prononce.

LORIS, en dansant.
Sans doute, il faut que le roi se prononce... (*Faisant
un tour de main avec Victorine.*) Si ce scandale continuait,
on finirait par méconnaître les droits du trône et de l'autel... (*Il fait un entrechat.*) Il faut agir.

GERMILLY.
Et nous agirons.

CABOURDIN, aux danseurs.
Mettez-y plus de vigueur.

GERMILLY, impatienté.
M. Cabourdin! ne vous mêlez pas de notre conversation.

VICTORINE.
Mais c'est à nous, mon oncle, qu'il parle.

Bonaparte.

CABOURDIN.

C'est à n'y pas tenir. La politique et la danse... on mêle tous les beaux arts.

(*A partir de ce moment, jusqu'au couplet de Victorine, Cabourdin et Loris sont à la droite du théâtre. — Cabourdin démontre des pas à Loris, et celui-ci les exécute.*)

M^{me} DU COLOMBIER.

Ah! mon dieu!

TOUT LE MONDE, *se lève et se rapproche.*

Quoi donc? qu'y a-t-il?

M^{me} DU COLOMBIER.

Voilà un singulier horoscope. J'ai beau refaire les cartes, elles m'annoncent toujours la même chose. M. Léon, vous aurez une couronne!

TOUS.

Une couronne!

BONAPARTE, *à part.*

J'aurais le prix?... L'académie me couronnerait?.... Mais quelle faiblesse!

M^{me} DU COLOMBIER.

Qui sait? on a vu des rois...

CABOURDIN, *indiquant un pas à Loris.*

Jeté-battu, et chassez..... (*Loris exécute le pas.*) C'est ça.....

VICTORINE, *allant auprès de Bonaparte, et l'amenant au milieu du théâtre.*)

Quoi! l'académie vous couronnerait?..... Ah! tant mieux!

(*Pendant le couplet, les officiers forment divers groupes dans le fond; quelques-uns causent avec Germilly. — Loris s'est étendu nonchalemment dans le fauteuil, à droite, derrière la table; il s'évente avec son mouchoir, et cause avec Courvolle et madame du Colombier.*)

Air de une nuit du duc de Montfort.

A cet oracle, eh bien! j'ai confiance,
Ce beau laurier, vous pouvez l'espérer.
De la couronne offerte à la science,
Je vois déjà votre front se parer.

Nous le savons , celle dont on hérite ,
Par des soucis se fait trop acheter ;
Mais la couronne accordée au mérite ,
Est plus légère et plus douce à porter.

GERMILLY.

Ah ! voici Delaunay . . . Nous apporte - t - il des nouvelles ?

SCÈNE VII.

M^{me} DU COLOMBIER , LORIS , BONAPARTÉ , VICTORINE , GERMILLY , DELAUNAY , COURVOLLE , OFFICIERS , dans le fond.

DELAUNAY.

Ce que vous a dit M. Cabourdin , est exact.

TOUS.

Ah !

LORIS.

Ainsi soit-il !

DELAUNAY.

Mais il ne nous a pas dit qu'à la suite du renvoi de M. Necker , il y a eu un soulèvement dans Paris , et que le prince de Lambesc a chargé le peuple sur la place Louis XV , et jusque dans les Tuileries.

GERMILLY.

A la bonne heure ! le prince de Lambesc est un digne gentilhomme !

BONAPARTÉ , à part.

Quelle horreur !

LORIS , bas à Bonaparte.

Allons , allons , jeune homme , vous êtes officier ; pensez ce que vous voudrez , mais ne vous compromettez pas . . .
Orate et silete.

DELAUNAY.

Une autre nouvelle.

TOUS.

Voyons ! voyons !

DELAUNAY.

Le général Tilmont , beau-frère du prince de Lambesc ,

et qui partage ses opinions , est nommé gouverneur du Dauphiné.

TOUS.

Vivat ! vivat !

GERMILLY.

Nous pouvons compter sur celui - là ; il a déjà mis à la raison les mutins de Grenoble.

BONAPARTE , à part.

Oui , en les faisant mitrailler.

DELAUNAY.

Il arrive aujourd'hui même dans nos murs , à deux heures.....

GERMILLY.

Nous irons au-devant de lui , pour lui faire honneur.

TOUS.

Oui ! oui ! nous irons tous !

LORIS.

Oui , pour faire honneur à M. de Tilmont , et pour nous faire plaisir , nous irons au-devant de lui jusqu'à Moulin-Joli... avec le corps d'officiers... Nous boirons du lait ; ce sera charmant.

VICTORINE , avec joie.

Bien pensé !... Moulin-Joli !... ma promenade favorite. Bonne maman , allons nous préparer.

(*Victorine passe près de madame du Colombier.*)

M^{me} DU COLOMBIER.

Oui , ma Victorine. M. Léon , vous serez des nôtres ?

GERMILLY.

Comment ? c'est un devoir Comme militaire , Monsieur doit aller au-devant du gouverneur.

BONAPARTE.

Je n'ai point reçu d'ordre de mes chefs , et j'espère bien n'en pas recevoir. Je n'irai point.

GERMILLY.

A votre aise , Monsieur , à votre aise. Ma sœur reçoit chez elle qui bon lui semble , je n'ai que cela à vous dire. Allons , Messieurs , allons nous préparer.

BONAPARTE , à part.

L'insolent !

(*Germilly remonte la scène , et parle aux officiers qui sont rangés à droite. — Bonaparte reste en place , vers le milieu*

du théâtre. — Madame du Colombier prend le bras de Delaunay, et l'emmène à l'écart, à gauche du spectateur. — Victorine prend l'autre main de Delaunay, et suit le mouvement.)

M^{me} DU COLOMBIER, *bas à Delaunay.*

Mon cher Delaunay, ce jeune homme a du bon ; je m'intéresse à lui. Mais il me semble pencher un peu trop du côté des idées nouvelles ; je vous charge de sa conversion, parlez-lui raison... C'est jeune... vous en viendrez facilement à bout.

DELAUNAY.

J'essaierai, Madame.

VICTORINE.

Oui, mon cousin, essayez. Que va-t-on penser de ses sentimens s'il ne vient pas à Moulin-Joli ?

AIR : *Walse de Robin des Bois.*

GERMILLY.

Je vais marcher à votre tête,
Montrez du zèle et de l'ardeur...
Dans un instant que l'on s'apprête
Pour faire honneur
Au gouverneur.

VICTORINE, *à Delaunay.*

En vous, cousin, j'ai confiance,
De ses erreurs, faites-le revenir.

MAD. DU COLOMBIER, *à Delaunay.*

Je me fie à votre éloquence,
Vous saurez bien le convertir.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Il va marcher à notre tête,
Montrons du zèle et de l'ardcur !
Dans un instant que l'on s'apprête
Pour faire honneur
Au gouverneur !

GERMILLY.

Je vais marcher à votre tête,
Etc., etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

BONAPARTE, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Vous paraissez irrité, Monsieur ?

BONAPARTE.

Comment ne le serais-je pas ?

DELAUNAY.

Jeune homme ! peut-être heurtez-vous avec trop de fougue des idées qu'il faut respecter ; car elles tendent à conserver le bon ordre.

BONAPARTE.

Le bon ordre !

DELAUNAY.

Oui, Monsieur ; et si tous les hommes d'honneur ne se prêtent appui mutuellement, tout est compromis ; car, il ne faut plus nous le dissimuler, tout est menacé. Je ne leur ai point tout dit, Monsieur ; j'ai craint de les effrayer. Mais quelles que soient vos opinions, vous en conviendrez avec nous, l'avenir est effrayant.

BONAPARTE.

Pourquoi ?

DELAUNAY.

Paris est en pleine insurrection. Plus de dix mille personnes se sont rassemblées dans le Palais-Royal. Là, un inconnu, un jeune homme nommé, dit-on, Camille Desmoulins, monte sur une table, un pistolet à la main. « Le renvoi de M. Necker est le tocsin d'une Saint-Barthélemy » de patriotes, s'écrie-t-il ; aux armes ! » Ce jeune homme propose des cocardes pour se reconnaître... « Adoptons, » dit-il, le vert, couleur de l'espérance. » Il attache une feuille d'arbre à son chapeau, chacun suit son exemple ; les maronniers du Palais-Royal sont dépouillés, et la foule, après avoir promené en triomphe le buste de M. Necker, poursuivie par les troupes, les repousse à coups de pierres... C'est alors que le prince de Lambesc... (*D'un ton moins a suré.*) fit son devoir.

BONAPARTE, *avec indignation.*

Son devoir ? Eh bien ! le peuple aussi fera le sien ! Vous, Monsieur, qui semblez digne du caractère honorable dont vous êtes revêtu, pouvez-vous encore rester dans des rangs où l'égoïsme et l'orgueil ont étouffé tout ce que le cœur de l'homme renferme de noble et de vrai ? Ecoutez-les... avec quel mépris ils parlent du peuple ! et cependant ce peuple, c'est par lui qu'ils existent ; il est le maître ; tout vient de lui, tout doit retourner à lui. Vos administrateurs, que sont-ils ? sinon ses intendans ; vos soldats, une force qu'il puise dans son sein, et qu'il paie pour le protéger ; vous autres magistrats, si vous pouvez rendre justice à chacun, absoudre ou châtier, c'est que la grande famille vous a remis ses droits, c'est que vous êtes armés de la loi, et que la loi est au-dessus de tout.

DELAUNAY.

Sans doute ; mais si ce peuple, par fougue, par caprice, s'écarte violemment des voies ordinaires, n'est-il pas du devoir de l'homme sage de chercher à l'y faire rentrer ?

BONAPARTE.

Mais si ce qu'il demande est juste ? si ce qu'il réclame est un besoin pour lui ? la liberté n'est-elle pas son premier patrimoine ? ceux qui l'en ont dépossédé ont-ils le droit d'invoquer la prescription contre lui ?... La nature a fait l'homme libre.

DELAUNAY, *avec un commencement d'hésitation.*

Oùï, mais malheureux.

BONAPARTE, *avec force.*

Eh bien, le but de la société est de le conserver libre et fort, mais heureux.

DELAUNAY.

Cependant, jusqu'à présent, la liberté, bannie de nos mœurs, ne fut la passion que de quelques hommes... plus philosophes que citoyens ; il faut attendre que leurs préceptes aient pénétré plus avant, que le temps de la raison.....

BONAPARTE.

Ce temps est venu. Par la progression des idées, une volonté forte s'est manifestée parmi le peuple. Ne vous inquiétez plus sur les moyens à employer pour contenir cette volonté : (*Avec force.*) le peuple veut.

Air des trois Couleurs. (de M. Vogel.)

Que servirait une vaine colère?
D'un fol espoir n'allez pas vous flatter!
Regardez bien... c'est le flot populaire,
Malheur à qui prétendrait l'arrêter!
Conjurons-le... c'est la seule ressource,
Les gens de cœur doivent se réunir;
Sachons guider le torrent dans sa course,
Ou sa fureur viendra nous engloutir...

DELAUNAY, *qui s'est ému progressivement pendant le couplet.*

Ah! Monsieur; s'il était vrai...

BONAPARTE, *vivement.*

N'en doutez pas! Jetez les yeux autour de nous! qu'y voyez-vous? tous les élémens d'une commotion inévitable. Des soldats découragés, des officiers de houdoir; un clergé incrédule et intolérant; des traitans avides; une magistrature vénales; l'intrigue et la corruption aspirant à tous les emplois, et les obtenant tous; voilà la France, Monsieur, la France telle que l'ont faite le despotisme qui commande, et la sottise qui obéit. La société est à refaire, la liberté s'en chargera!

DELAUNAY, *avec exaltation.*

La liberté! eh bien! je n'en doute plus!...

AIR : *De votre bonté généreuse.*

A vos accens, je vois qu'il faut se rendre,
Dans vos élans je me sens de moitié;
Oui, je suis digne enfin de vous comprendre,
Accordez-moi, Monsieur, votre amitié.

(*Il lui tend la main; Bonaparte la reçoit en la serrant avec cordialité.*)

Avec orgueil, mon âme, libre et fière,
Des préjugés rejette le fardeau.
A mes regards ils cachaient la lumière,
Et vous venez d'arracher le bandeau.

M. Léon! comptez sur moi; je suis des vôtres à jamais.

BONAPARTE.

J'en suis fier!

DELAUNAY, à part.

Et moi qui voulais le convertir! . . .

BONAPARTE.

Je monte chez Lariboisière, pour lui faire part des nouvelles de Paris. . . Au revoir, M. Delaunay!

DELAUNAY.

Et moi, je retourne à la ville; si j'apprends quelque chose de nouveau, je vous en informerai. . . Au revoir!

(*Il sort par le fond. — Bonaparte fait un mouvement pour sortir par la droite. — Victorine entre par la porte à gauche, et l'arrête.*)

SCÈNE IX.

VICTORINE, BONAPARTÉ.

VICTORINE.

Eh quoi! M. Léon, vous n'êtes point encore prêt?

BONAPARTE, se dé ouvrant et s'inclinant.

A quoi faire, Mademoiselle?

VICTORINE.

A nous accompagner à Moulin-Joli; mon cousin Delaunay s'était chargé de vous y décider.

BONAPARTE.

Il ne m'en a point dit un mot.

VICTORINE.

Vraiment! . . . Voyez si l'on peut compter sur la parole de ces gens de robe. . . Eh bien! il faut donc que ce soit moi qui m'en charge. (*Avec gentillesse.*) Vous viendrez, n'est-ce pas?

BONAPARTE, avec hésitation.

Je ne puis, Mademoiselle.

VICTORINE.

Et qui vous le défend?

BONAPARTE.

Ma conscience. Sans cela eussé-je hésité? puisque je m'y serais trouvé. . . avec vous. Ah! ne craignez point d'entendre l'expression d'un sentiment bien pur. Depuis long-temps séparé de ma mère, de mes frères, d'aujourd'hui seulement je commence à croire qu'on peut être heureux. . . . même

Bonaparte.

loin de sa famille; oui, ce bonheur... il me semble qu'il m'attend... ici! ici, où je ne suis cependant encore qu'un étranger; ici, où j'ai déjà supporté des affronts!...

VICTORINE.

Ah! Monsieur, pardonnez à mon oncle! il m'a fait bien de la peine... mais il a cru que, comme militaire, votre devoir était de vous rendre au-devant du général Tilmont; et pourquoi n'y pas aller?

(*Bonaparte fait de nouveau un mouvement de refus.*)

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Pour vaincre votre résistance,
Faut-il prendre un air solennel?
Que n'ai-je, en cette circonstance,
La voix de votre colonel!
Si, par un ordre, il le réclame,
Vous obéirez aujourd'hui...
Moi je vous prie, et je suis femme... (bis.)
Obtiendrai-je donc moins que lui?

BONAPARTE, avec embarras.

Mademoiselle...

VICTORINE.

Vous me refusez?

BONAPARTE.

L'état militaire nous défend une volonté autre que celle de notre chef. Aussi, je le sens, il est des momens où cet état devient pour moi un joug insupportable.

VICTORINE.

A votre âge, avec des talens, il est d'autres carrières ouvertes devant vous; car, quelle est l'existence d'un officier? changeant sans cesse de place, ne formant des liens que pour les briser...

BONAPARTE.

Cette position est affreuse, n'est-ce pas? surtout pour moi, qui ai rêvé un bonheur calme et tranquille... Mes goûts sont simples; l'étude, des occupations paisibles, une compagne adorée, heureuse par moi, comme je le serais par elle, voilà ce que j'ai rêvé... Ce rêve, il pourrait se réaliser encore; car cet objet de mon choix, celle qui, pour la première fois m'a fait connaître l'amour, je l'ai

trouvée, je la vois, elle m'entend ; un mot de sa bouche pourrait me rendre le plus heureux des hommes !... M'aime-t-elle?... Vous ne répondez pas, Mademoiselle ?

VICTORINE, *en souriant.*

Je vous répondrai en allant ensemble au-devant du général.

BONAPARTE, *d'un ton froid et ferme.*

Je n'irai pas, Mademoiselle.

VICTORINE, *avec fierté.*

Qu'il en soit ainsi, Monsieur.

(*Elle lui fait une révérence et sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

BONAPARTE, *ensuite* UN MARÉCHAL DES LOGIS
D'ARTILLERIE.

BONAPARTE.

Elle me fuit ! elle me méprise, parce que j'obéis à un instinct d'honneur, parce que je ne veux point me courber devant un des oppresseurs de mon pays !...

LE MARÉCHAL DES LOGIS, *entrant.*

Je vous cherchais, mon lieutenant ; voici une lettre pour vous... elle est de Lyon.

BONAPARTE.

De Lyon !... (*Ouvrant la lettre.*) De l'académie !

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Mon lieutenant, on vient de sonner à l'ordre tout-à-l'heure. Le régiment quitte Valence demain.

(*Il sort.*)

BONAPARTE, *avec explosion.*

J'ai le prix !... Je ne m'étais donc pas abusé ?... j'ai du talent... Je romps tous les liens qui me gênent... je veux être libre !... J'adopte une carrière où l'homme est tout par lui-même, où le mérite ne trouve pas la faveur à la traverse. Une plume, c'est une puissance aujourd'hui... Je défendrai les droits du peuple dans mes écrits, dans les journaux... Je dépose l'épée... je renonce... (*On entend battre la générale dans le lointain. — Il porte la main*

sur la garde de son épée , et s'arrête tout-à-coup.) La générale!...

(On entend des cris tumultueux à l' intérieur. — Bonaparte s'élançe vers la porte et rencontre Delaunay.)

SCENE XI.

BONAPARTE , DELAUNAY.

DELAUNAY , *accourant.*

Entendez-vous ces cris?... Le peuple se soulève!...

BONAPARTE.

Comment ?

DELAUNAY.

A l'imitation des braves Parisiens , il court aux armes !
Ce matin , une partie seulement des nouvelles avait transpiré : on sait tout maintenant !

SCÈNE XII.

LORIS , BONAPARTE , M^{me} DU COLOMBIER , VICTORINE , COURVOLLE , DELAUNAY , OFFICIERS.

(La générale bat en s'éloignant progressivement jusqu'au couplet de la Scène XIII.)

M^{me} DU COLOMBIER , *effrayée.*

Qu'y a-t-il donc ? que se passe-t-il ?

DELAUNAY.

Les Gardes-Françaises se sont prononcées pour le peuple... Une milice bourgeoise s'est organisée à Paris ; les clercs du Châtelet , ceux du Palais , les élèves en chirurgie , toute la jeunesse , tous les bons citoyens , tout s'est armé.

LORIS.

Les bons citoyens!... Il est devenu fou , ce pauvre Delaunay !

DELAUNAY.

Aux Etats-Généraux , la noblesse fait cause commune avec le Tiers-Etat , et renonce à ses titres !

(2)

COURVOLLE.

A ses titres !

DELAUNAY.

La constitution sera faite ou nous ne serons plus ! s'est écrié le duc de Laroche-foucauld !... On a nommé pour vice-président de l'assemblée l'ami de Washington.

TOUS.

Lafayette !

LORIS.

Ah ! ça , mais c'est fort curieux !

DELAUNAY.

Enfin , les Parisiens se sont emparés de la Bastille.

TOUS.

De la Bastille ?

LORIS.

Diable !... les gaillards !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES , GERMILLY , *entrant vivement et se plaçant à la gauche , entre Loris et Bonaparte.*

GERMILLY.

Oui... un coup de tête !... Eh bien ! s'il le faut , l'épée en décidera !

BONAPARTE , *jetant à ses pieds la lettre qu'il tient encore.*

Oui , l'épée en décidera ! Honte à qui la quitterait dans un pareil moment !

GERMILLY.

Ce ne sera rien... c'est une révolte !

BONAPARTE , *se tournant vers lui , et avec l'accent de la plus profonde conviction.*

Non , Monsieur , c'est une révolution !

Air du Magistrat irréprochable.

Pour le salut de la grande famille ,
Abjurons un lâche repos ;
Car le canon qui brisa la Bastille ,
Trouvera partout des échos. (*bis.*)

Près de nous, l'orage qui gronde,
Va réveiller le genre humain ;
La liberté fera le tour du monde,
Et la voilà qui se met en chemin.

(Dès l'avant-dernier vers du couplet précédent , on a entendu de nouveau le bruit des tambours , les cris du peuple et quelques coups de fusil. — Tout le monde se groupe auprès de la fenêtre à gauche. — Loris monte sur une chaise , pour mieux voir dans la rue. — Bonaparte et Delaunay restent sur l'avant-scène , à droite.)

AIR de M. Doche.

GERMILLY.

Voyez-vous là bas sur la place,
Et ce peuple et ces bataillons ?
Le peuple va demander grâce.

LES OFFICIERS.

Il faut combattre... Eh bien ! marchons !

GERMILLY et COURVOLLE.

Armons-nous. (*bis.*) Guerre à mort à ce peuple rebelle !

BONAPARTE et DELAUNAY , à part.

Ils ont dit : guerre au peuple... eh bien ! guerre aux tyrans !

LES OFFICIERS , tirant leurs épées.

Aux armes ! aux armes ! aux armes !

BONAPARTE et DELAUNAY , bas.

Aux armes !

Ami ! le peuple nous appelle ,
Armions-nous , et guerre aux tyrans !

CHOEUR.

Que chacun au roi soit fidèle ,
Armions-nous et serrons nos rangs.

ENSEMBLE.

BONAPARTE ET DELAUNAY.

Ami ! le peuple nous appelle.
Armons-nous , et guerre aux tyrans !

CHŒUR.

Que chacun au roi soit fidèle !
Armons-nous , et serrons nos rangs !

(*Courvolle , Germilly et les officiers sortent tumultueusement par le fond. — Bonaparte et Delaunay sortent ensemble par la droite. — Mad. du Colombier et Victorine sortent par la gauche , en témoignant la plus vive inquiétude.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

PERSONNAGES DU 2^me ACTE.

ACTEURS.

| | |
|--|-----------------------------|
| BONAPARTE, Premier Consul de la République française..... | M. PERRIN. |
| DELAUNAY, rentier..... | M. HYPOLITE. |
| LOR'S, capitaine de hussards..... | M. FONTENAY. |
| CABOURDIN, munitionnaire de l'armée d'Italie..... | M. BERNARD-LÉON. |
| MICHEL, domestique de Madame du Colombier..... | M. ARNAL. |
| M ^m e DU COLOMBIER, rentière.. | M ^m e GUILLEMIN. |
| M ^m e DELAUNAY, femme de De- launay..... | M ^m e THÉNARD. |

OFFICIERS DE L'ÉTAT-MAJOR DU PREMIER CONSUL.

UN MAMELUCK.

UN DOMESTIQUE.



La Scène se passe à Valence, chez Delaunay.

.....

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente le même salon qu'au premier acte ; mais l'ameublement en a été changé. Les rideaux sont blancs ; la porte du fond est vitrée ; le portrait de Louis XVI a été remplacé par un tableau de bataille , sur le cadre duquel on lit :
Arcole.



SCENE PREMIÈRE.

DELAUNAY , *seul, marchant d'un air agité, une lettre à la main.*

Loris est ici ! il vient raffermir ma résolution chancelante... il n'hésitera pas, lui!... Depuis quatre jours à peine, j'ai quitté Paris, et déjà il m'apporte cette fatale missive, qui me somme de tenir mon serment. Mon serment!... j'ai pu le prononcer! et je suis époux et père!... Ma Victorine ! que deviendra-t-elle ? Victorine ! à qui je n'ai jamais pu cacher une seule pensée de mon âme ! dois-je donc lui apprendre?... Qui vient là ?

SCENE II.

DELAUNAY , MICHEL.

MICHEL.

C'est moi, Monsieur, n'avez pas peur !

DELAUNAY , *d'un air préoccupé.*

Où est ma femme ?

MICHEL.

Elle est sur la terrasse, qu'elle promène sa mère ; car

Bonaparte.

vous savez que depuis que c'te pauvre Madame du Colombier est devenue aveugle...

DELAUNAY.

C'est bon!...

MICHEL, à part.

C'est bon! c'est bon! ce n'est déjà pas si bon; surtout pour moi, qui suis chargé de la conduire partout, qui suis son Antigone... comme elle dit quelquefois à sa fille... Enfin, elle me paie pour ça... Cependant il y a quelque chose qui m'embarrasse.

Air de l'Ecu de six francs.

Tantôt c'est mes yeux qu'ell' consulte,
Tantôt elle s'appui' sur moi;
De ces deux choses il résulte
Qu'je n'sais plus quel est mon emploi. (bis.)
Cert' tous les états sont honnêtes;
Mais j'veux savoir, dans la maison,
Si j'suis r'gardé comme un bâton,
Ou bien comme un' pair' de lunettes.

DELAUNAY.

Que me veux-tu?

MICHEL.

Monsieur, c'est qu'on dit comme ça que le premier consul, qui arrive directement de la bataille de Marengo, passe à Valence ce matin... (*Mouvement de Delaunay.*) et comme je n'ai pas le plaisir de le connaître, ni madame du Colombier non plus, si vous voulez, j'irais y faire un tour, voir les troupes... pour me faire une idée de la guerre... et pour que madame du Colombier s'en fasse une idée aussi; parce que ni moi, ni madame du Colombier nous n'avons pas la moindre idée...

DELAUNAY, avec impatience.

Va-t-en!

MICHEL.

Oui, Monsieur, j'y vais. Merci.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VICTORINE, entrant par la gauche.

VICTORINE, à Delaunay.

Te voilà, mon ami, tu es seul?

MICHEL, *qui croit que c'est à lui qu'elle s'adresse.*
Non, Madame, Monsieur me tenait compagnie ; mais
puisque vous voilà...

(*Il sort.*)

VICTORINE.

Que viens-je d'apprendre?... M. de Loris est arrivé ?

DELAUNAY.

Ce matin.

VICTORINE.

Que j'aurais de plaisir à le revoir ! car depuis bientôt
sept ans que nous sommes mariés , à peine si nous avons
revu un seul de nos anciens amis ; tous ont été dispersés.
Les uns ont émigré , les autres sont dans les armées.

DELAUNAY.

Loris est de ces derniers.

VICTORINE, *avec la plus grande surprise et en riant.*
Militaire ? lui ? l'abbé de Loris ?

DELAUNAY.

Je l'ai retrouvé à Paris.

(*Il soupire.*)

VICTORINE.

Mais qu'as-tu donc , mon ami ? Depuis ton retour auprès
de nous , je ne te reconnais plus. Tu es sombre , silen-
cieux ; qu'as-tu ?

DELAUNAY, *lui prenant la main.*

Ma Victorine !

VICTORINE.

Tu m'effraies ! Ah ! cette odieuse politique va-t-elle venir
encore troubler notre bonheur ? Maudit soit celui qui , le
premier , mit dans ton cœur ce sentiment fatal de pa-
triotisme !

DELAUNAY.

Tu sembles pourtant applaudir toi-même au caractère
indompté de ce jeune Léon.

VICTORINE.

Léon?... Oui, ce fut lui !... Qui sait si ce caractère si
fier ne s'est pas démenti ? peut-être a-t-il déjà déserté la
cause de la nation ! Tous ces officiers d'artillerie étaient si
entichés de leur noblesse !... Presque tous ont émigré...
Mais qu'importe?... Es-tu donc menacé de quelque mal-
heur ?

DELAUNAY, *d'une voix concentrée.*

Oui, j'ai là un poids affreux qui m'opprime, qui me tue... un secret...

VICTORINE, *d'un air de reproche.*

Pour moi! Ah!...

DELAUNAY.

Tu vas le connaître... et cependant que penses-tu de moi?

VICTORINE.

Parle! je t'écoute.

DELAUNAY.

Depuis long-temps je suis affilié, tu le sais, à la société des Théophilantropes.

VICTORINE.

Cette société compte dans son sein des hommes honorables.

DELAUNAY, *vivement.*

Il est vrai; et si ses principes ne l'étaient pas, je ne les eusse point adoptés... Mais parfois, mon amie, un principe, quelque noble qu'il soit... peut entraîner... et la fatalité...

VICTORINE.

Mais quel désordre dans tes idées!...

DELAUNAY, *après avoir regardé autour de lui.*

Apprends tout. Un jour, nous étions réunis en petit nombre... Parmi nous, se trouvaient de ces hommes rigides, enthousiastes, emportés, qui, sans hésiter, sacrifieraient leur vie à leur croyance politique. On parla de Bonaparte. A son retour d'Égypte, nous avions admiré ses talents, son génie, le prestige de gloire dont il avait su nous éblouir; mais le voile était tombé. Sous ses faux semblans de républicanisme, nous devinâmes son ambition, plus grande encore que son génie. La nation abusée, qui l'éleva sur le pavois, ne vit en lui qu'un chef, nous y vîmes un maître: il avait renversé le Directoire qui l'avait élevé; nous résolûmes de le renverser à son tour.

VICTORINE, *effrayée.*

Quel rêve d'insensés!... Que pouvez-vous contre ce héros?

Air d'Yelva.

De tels projets ne sont qu'une chimère ,
Voulez-vous tous vous briser contre lui ?
Lorsqu'aujourd'hui la France, libre et fière ,
S'enorgueillit d'être son noble appui.

DELAUNAY , *prenant le bras de sa femme , et à demi-voix.*

Sur cette liberté nouvelle ,
Long-temps peut-être encore il s'appuiera ;
Mais c'est en s'appuyant sur elle ,
Qu'un jour sa main l'écrasera.

VICTORINE.

Et quand cela serait , qu'y pouvez-vous ? Pour renverser
le premier consul , avez-vous des armées à lui opposer ?

DELAUNAY , *d'une voix mal assurée.*

Un seul bras peut suffire...

VICTORINE , *avec horreur.*

Qu'as-tu dit ?

DELAUNAY , *au désespoir..*

Ah ! tu ne sais pas tout...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui , l'autre jour , au milieu de nos frères ,
J'ai de ma voix appuyé ce dessein ;
Mais parmi nous , républicains sévères ,
On chercherait en vain un assassin.
Pour accomplir la mission sanglante ,
On invoqua le décret du hasard ;
Et c'est... frémis!... dans cette main tremblante ,
Que le destin a placé le poignard.
Oui , c'est , hélas ! dans , etc.

VICTORINE , *se cachant la figure de ses mains.*

Ah ! que je suis malheureuse !

DELAUNAY , *la prenant dans ses bras.*

Ma Victorine... ne m'accable pas!... j'ai déjà assez de
combats à soutenir!... (*S'éloignant de sa femme.*) Je ne
pourrai jamais!... et cependant je l'ai juré!...

VICTORINE , *se rapprochant de Delaunay.*

Tu l'as juré ? toi ! si bon , si sensible!... Tu avais donc

oublié ta femme et ton enfant?... Tu as juré de frapper un grand homme, un héros, celui qui, pour la seconde fois, vient de sauver la France... (*D'un ton prophétique.*) Ah ! crois-moi, l'exécration du monde poursuivra ceux qui causeront sa mort !

DELAUNAY.

Fatal entraînement ! un moment d'enthousiasme a tout fait. Aujourd'hui, la victoire de Marengo le ramène dans nos murs, sa gloire nouvelle accroîtra encore l'exaltation populaire ; la liberté est perdue... (*D'un air découragé.*) Eh bien ! qu'un autre... (*Revenant à lui.*) Cependant je l'ai juré !... et ce capitaine Loris !...

VICTORINE.

Eh bien ! ce Loris ?...

DELAUNAY.

Sous son apparence de légèreté, d'insouciance, il cache une haine profonde contre le premier consul, qu'il n'a même jamais vu, car il arrive de l'armée du Rhin ; mais l'esprit jaloux du chef a passé dans tous les rangs de cette armée.

VICTORINE, *avec inquiétude.*

Et ce Loris connaît ta position ?

DELAUNAY.

Il la partage, (*Mouvement de Victorine.*) et ne vient ici que pour me surveiller, m'affermir, me secourir !

VICTORINE.

Grand dieu !

LORIS, *dehors.*

Eh corbleu ! j'espère que votre maîtresse est visible, à présent !

DELAUNAY.

Le voici... Victorine... de la prudence.

SCENE IV.

VICTORINE, LORIS, DELAUNAY.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le capitaine de Loris !

LORIS, *gaiement.*

Mon ami, je vous fais grâce de la particule ; prenez-la pour vous, si vous voulez, je vous la donne. (*Le domestique*

sort.) Madame ! je suis ravi de pouvoir renouveler connaissance avec vous. Tout a bien changé depuis que nous ne nous sommes vus, tout, jusqu'à mon costume, comme vous voyez.

VICTORINE, *avec une politesse froide.*

J'étais prévenue de votre arrivée, Monsieur.

LORIS.

J'avais déjà vu Delaunay, mais l'heure ne m'a pas été favorable pour me présenter devant vous ; nous n'avons plus nos entrées au petit lever des dames. (*Bas à Delaunay.*) Il est à Valence, je viens d'en recevoir la nouvelle. (*Haut.*) J'ai été pour faire visite à nos anciens amis ; mais que le diable me mette en fourrière, si j'en ai rencontré un seul, excepté ce Cabourdin, que j'ai aperçu ce matin... Je sais que Germilly et Courvolle sont en Allemagne ; mais les autres, ont-ils donc tous émigré ?

DELAUNAY.

Plusieurs sont morts...

LORIS, *vivement.*

De peur ?

DELAUNAY.

Non ! à l'armée !

VICTORINE, *avec une intention marquée.*

D'autres, moins glorieusement, compromis dans des conspirations...

LORIS.

Ah ! quand on perd la partie, il faut payer... que ce soit de sa tête ou de sa bourse ; le tout est d'être bon joueur, et de cacher son jeu... Mais pardon, Madame, je n'ai pas encore vu la bonne maman du Colombier : j'ai appris avec peine qu'elle avait perdu la vue ; mais morbleu ! le cœur suffit pour reconnaître ses amis...

SCÈNE V.

VICTORINE, M^{me} DU COLOMBIER, *conduite par un domestique, et entrant par la porte à gauche* ; LORIS, DELAUNAY.

M^{me} DU COLOMBIER.

Le cœur, dites-vous ?... pas tout-à-fait, mais l'oreille...

et je reconnais votre voix... Non, je ne me trompe pas, c'est M. de Loris.

LORIS, *en riant.*

Lui-même!

M^{me} DU COLOMBIER.

Eh! mon cher abbé, venez donc m'embrasser.

LORIS.

Bien volontiers, maman du Colombier.

(*Il l'embrasse.*)

M^{me} DU COLOMBIER.

Ce pauvre abbé! (*Sentant le shakos de Loris.*) Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

LORIS.

Eh bien! c'est mon shakos.

M^{me} DU COLOMBIER.

Comment? les abbés portent des shakos, à présent?

DELAUNAY.

Non, ma mère; mais M. de Loris est aujourd'hui dans un régiment...

LORIS, *articulant fortement.*

Troisième houzards!

M^{me} DU COLOMBIER.

Ah!... je comprends. On a rétabli les aumôniers, j'en suis bien aise...

LORIS.

Eh donc! je suis capitaine, capitaine de houzards; mais abbé ou militaire, je suis toujours le même, corbleu! bon vivant et franc républicain.

Air des Frères de lait.

Rien n'est changé, croyez-en ma parole,
Je suis toujours de la divinité
Prêtre servent; mais changé d'idole:
La mienne, c'est la liberté,
J'ai pris l'habit à son culte affecté.
Au lieu de mouche, employant la moustache,
Mon teint bruni, du ciel reçoit son sard;
Pour chapelet, j'ai pris la sabredache,
Et pour soutane, un dolman de houzard.

M^{me} DU COLOMBIER.

Tout cela est bien singulier... mais nous vivons dans un temps plus singulier encore. Dites-moi, l'abbé...

LORIS, *impatiente*.

Capitaine...

M^{me} DU COLOMBIER.

Oui... oui... Capitaine, dites - moi, qu'est - ce que le pape a dû penser...

LORIS.

Allons, le pape à présent; que diable venez - vous me parler de votre pape!... le pape! le pape!... il n'est plus mon général en chef. j'en ai eu dix autres depuis ce temps-là.

M^{me} DU COLOMBIER.

Allons, allons, ça vous fâche... n'en parlons pas. Victorine! conduis-moi sur ma terrasse; veux-tu?

VICTORINE, *lui prenant le bras*.

Bonne mère!

M^{me} DU COLOMBIER.

Au revoir, monsieur l'abbé... Viens, Victorine. (*A part.*) Quel changement! chanoine au troisième de hussards... Ah! mon dieu! mon dieu!...

LORIS, *à part*.

Chanoine, à présent... Que le diable emporte la vieille, avec ses papes et ses chanoines! (*Se rapprochant vivement de Delaunay.*) C'est demain qu'il quitte Valence. Vous sentez-vous du cœur?

DELAUNAY.

N'avait-il pas d'abord été question de l'enlever...

LORIS, *d'un air railleur*.

A nous deux? au milieu de son armée?... Une belle affaire!

DELAUNAY.

Mais, vous même, ne m'avez-vous pas assuré qu'au milieu de cette armée, nous comptons des amis?... (*L'orchestre exécute piano l'air du Muletier. — Delaunay s'interrompt tout-à-coup.*) Silence, voici quelqu'un.

SCENE VI.

DELAUNAY, LORIS, BONAPARTE , *conduisant*
M^{me} DU COLOMBIER , VICTORINE.

VICTORINE.

Quoi , bonne maman ! vous ne le reconnaissez pas ?

BONAPARTE.

C'est un ancien ami , qui s'est ressouvenu de Valence.

M^{me} DU COLOMBIER.

Attendez... cette voix!...

VICTORINE.

Il est resté si peu de temps près de nous!... C'était le jour où l'on nous apprit que la Bastille...

BONAPARTE.

Devinez...

M^{me} DU COLOMBIER.

M'y voilà!... C'est M. Léon!...

BONAPARTE.

Oui! c'est moi-même.

(*La musique cesse.*)

M^{me} DU COLOMBIER , *avec joie.*

Comment , c'est vous , mon petit ami?... Vous le voyez , ce ne sont pas les plus longues connaissances qui sont les meilleures ; car vous n'avez fait que passer parmi nous.

BONAPARTE.

Oui , bonne madame du Colombier ; je n'ai point oublié , cependant le bon accueil que j'ai reçu ici , et je viens encore vous en remercier. On aime ses souvenirs de jeunesse.

M^{me} DU COLOMBIER.

Je pensais que vous nous aviez mis de côté , comme les autres , ou que vous aviez péri. On s'est tant battu sur le Rhin , en Egypte , en Italie!...

BONAPARTE.

Eh bien ! me voici... et je n'ai oublié personne.

DELAUNAY.

Vous arrivez à la suite du premier consul , Monsieur ?

BONAPARTE , *le regardant fixément.*

Oui , M. Delaunay!

DELAUNAY, *surpris.*

Vous me reconnaissez ? Vous avez une mémoire...

BONAPARTE.

Assez fidèle ; on le dit.

LORIS, *en riant.*

Et moi , mon officier ?

M^{me} DU COLOMBIER.

C'est l'abbé de Loris.

(*Mouvement d'impatience de Loris, qui tourne subitement le dos.*)

VICTORINE.

Pardon, M. Léon ; mais puis-je vous demander si le sort vous a été favorable ?

BONAPARTE, *en souriant.*

Mais... je n'ai point à me plaindre.

VICTORINE

Vous aviez des goûts si simples !.. Vous occupez-vous toujours de littérature ?

BONAPARTE.

D'histoire ; oui, Mademoiselle.

M^{me} DU COLOMBIER.

Mademoiselle ? Vous ne savez donc pas ? elle est mariée ; elle a épousé Delaunay.

LORIS, *à Delaunay, en battant son briquet.*

On peut fumer à la fenêtre, n'est-ce pas ?

(*Il ouvre la fenêtre à gauche, et se met à fumer. Delaunay est près de lui.*)

M^{me} DU COLOMBIER.

Aujourd'hui je jouis de leur bonheur , quoique je n'en puisse être le témoin. Je suis devenue aveugle... ou trop tôt ou trop tard ; car il s'est passé de bien tristes choses depuis que nous ne nous sommes vus...

BONAPARTE.

Rassurez-vous ; espérons qu'aujourd'hui, Dieu protège la France.

MAD. DU COLOMBIER.

AIR : *Muse des bois.*

J'ai vu ces jours de terreur , de souffrance ,
Mes yeux ouverts pleuraient sur nos destins ;

Quand un ciel pur vint briller sur la France,
Las de pleurer, mes yeux se sont éteints.
Ainsi du sort j'essuie un double outrage!
Le ciel devait, par pitié pour mes ans,
Fermer mes yeux pendant les jours d'orage,
Ou me les rendre au retour du beau temps.

LORIS, *à part.*

Elle est anacréontique, la bonne mère! Et le tabac de ce pays-ci ne vaut pas le diable!

(*Il vide sa pipe, et se retourne vers Bonaparte.*)

M^{me} DU COLOMBIER.

Ma fille! conduis-moi à mon fauteuil.

(*Victorine fait asseoir madame du Colombier sur le fauteuil à droite, et s'assied près d'elle.*)

LORIS.

Il y a long-temps que vous servez, Monsieur?

BONAPARTE.

Quatorze ans.

LORIS.

Vous êtes déjà mon ancien. Toujours dans l'artillerie? belle arme! très-belle arme! Avez-vous fait la campagne d'Égypte?

BONAPARTE.

Oui.

LORIS.

Vous êtes donc revenu avec Bonaparte?

BONAPARTE.

Oui.

LORIS.

Étiez-vous à Arcole?

BONAPARTE.

Oui.

LORIS, *lui tendant la main.*

Touchez là!... Moi j'arrive de l'armée de Rhin et Moselle.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je fus toujours dans le nord de la France;
Car, à Jemmappe, en chargeant les houlans,
De Dumouriez, officier d'ordonnance,
Je combattais près d'un fils d'Orléans.

DELAUNAY, avec surprise.

Un d'Orléans !

LORIS.

Brave, par parenthèse,
Par maint exploit son bras se signala.

BONAPARTE.

Je n'en suis pas surpris ; car celui-là
A toujours eu l'âme française.

C'est une brave armée, que cette armée du Nord.

LORIS.

Sans doute. Cela n'empêche pas que les grades et les fa-
veurs pleuvent sur l'armée d'Italie, tandis que nous : *ite!*
missa est ; nous sommes sous le parapluie.

BONAPARTE.

C'est une prévention que je crois mal fondée.

LORIS.

Ah ! corbleu ! je sais bien ce que je dis.

BONAPARTE.

A quelle cause attribueriez-vous cette injustice ?

LORIS.

Cela vient de ce que nous n'avons pas un un Bona-
parte pour nous commander. Jourdan et Moreau ont des
talens, mais ils n'entendent rien à l'intrigue.

BONAPARTE.

Vous êtes sévère, Monsieur.

LORIS.

Je suis juste. Bonaparte vise à la dictature... S'il a vaincu,
c'est grâce à cette brave armée d'Italie, qui l'a suivi jus-
qu'aux pieds des Pyramides. La victoire fut-elle due à lui
seul ? corbleu ! pourquoi seul veut-il s'en réserver le prix ?

BONAPARTE.

Qui vous a dit que ce fût là son projet ? Quel est son
crime ? est-ce d'avoir délivré la France de ce gouverne-
ment d'agioteurs et d'intrigans qui pesait sur elle ? la loi
fut-elle jamais plus respectée, plus forte ? Après tant de
secousses, de convulsions, la république a besoin de repos :
elle l'aura ! et celui qui chercherait à le troubler, non-seu-
lement serait un insensé, mais un mauvais citoyen.

VICTORINE, *se levant avec vivacité, et allant vers Bonaparte.*

Ah! M. Léon, oui... vous avez dit vrai.

BONAPARTE.

On se plaint, on murmure, on conspire peut-être! et quels sont les mécontents? des ambitieux trompés, des monarchistes déguisés, des fanatiques, des songe-creux, des gens sans talens, qui, s'exagérant leur faible mérite, s'indignent de ne point se voir placés aux premiers postes de l'Etat; tout cela s'ameute, s'agite, prend l'opinion de sa coterie pour celle de la France... (*D'un ton plus solennel.*) Qu'importe? le temps et le bon sens du peuple en feront justice.

LORIS, *avec brusquerie.*

Corbleu! Monsieur, permis à vous...

M^{me} DU COLOMBIER, *se levant, et allant vers Loris.*

Allons, monsieur l'abbé, tout ce que vous avez dit là est intéressant... c'est fort intéressant; mais devant des dames, il ne faut pas trop long-temps parler politique.

VICTORINE, *bas à Bonaparte.*

Que vous avez bien fait de venir!

M^{me} DU COLOMBIER, *à Loris.*

Discutons maintenant un point plus important... Vous déjeûnez avec nous, n'est-ce pas?

LORIS.

A la bonne heure. Tope, maman du Colombier; pourvu qu'il y ait du Champagne! je veux faire émigrer deux bouchons à votre santé; mais ventrebleu! ne m'appellez plus abbé... Tenez... tâtez!... j'ai un sabre...

(*Il lui met dans la main la poignée de son sabre.*)

M^{me} DU COLOMBIER.

Bien, bien, je tâcherai... (*À Bonaparte.*) Et vous, mon jeune ami, vous serez des nôtres?

BONAPARTE.

Mon repas est fait, Madame; et je dois bientôt prendre congé de vous.

M^{me} DU COLOMBIER.

Quoi! déjà nous quitter?

VICTORINE, *bas à Bonaparte.*

Restez encore! je vous en supplie.

M^{me} DU COLOMBIER, *à Victorine.*

Va, ma fille, va donner tes ordres. (*Victorine sort par la*

droite. — A Bonaparte.) Votre visite nous a fait du bien , et les cartes me l'avaient annoncée ; cependant c'est la visite d'un ami qui nous arrivait , et les cartes semblaient nous annoncer celle d'un grand personnage...

SCÈNE VII.

DELAUNAY , CABOURDIN , LORIS , M^{me} DU COLOMBIER , BONAPARTE.

(Bonaparte est placé à l'extrême droite , de manière à n'être point vu de Cabourdin.)

CABOURDIN , *entrant.*

Un grand personnage annoncé par les cartes ? c'est moi , mes amis , me voilà...

TOUS , *excepté Bonaparte.*

M. Cabourdin !

CABOURDIN.

Lui-même.

M^{me} DU COLOMBIER.

Eh ! c'est notre maître de danse !

CABOURDIN.

Fi donc ! C'est Cabourdin. Il y a une heure encore , munitionnaire de l'armée d'Italie , et pour le présent , rien du tout.

DELAUNAY , *surpris.*

Vous aviez la place de munitionnaire ?

LORIS , *riant.*

Pourquoi pas ? Il fallait un calculateur , ce fut un danseur qui l'obtint , comme dit *Figaro*.

CABOURDIN.

Aussi , c'est comme danseur que je l'avais eue.

LORIS.

Bah !

CABOURDIN.

Oui ! j'avais donné des leçons de grâces à une déesse de la Raison , qui était la maîtresse d'un représentant du peuple.....

LORIS.

Je comprends , je comprends.

CABOURDIN.

Eh bien ! je suis destitué , mes amis , destitué par cet original de premier consul. Avez - vous jamais vu chose pareille ? il prétend que mes bordereaux sont trop forts , et mes bottes de foin trop faibles . . . C'est cependant le seul moyen d'établir une compensation.

Air de Julie.

Pour obtenir une balance ,
 J'avais trouvé , je crois , le vrai moyen ,
 Et , quoiqu'en dise l'ordonnance ,
 Les chevaux s'en trouvaient très-bien.
 D'accord ; que les lois nous contraignent
 À mettre le poids à nos foins ;
 Mais , de grâce , attendez du moins
 Que les consommateurs se plaignent.

LORIS.

Cependant , ordinairement les fournisseurs mettent trop de foin dans leurs bottes.

CABOURDIN.

Moi , c'est tout le contraire . . . mais je ne me tiens pas pour battu . . . Le premier consul est à Valence ; je vais à sa rencontre , et je lui dirai crûment son fait . . . ah ! ah ! c'est que je ne me gêne pas avec lui. Lorsqu'il m'a fait venir au quartier-général , la veille de Marengo , il me dit : Citoyen Cabourdin ! vous êtes un Je ne veux pas répéter l'expression devant Madame.

LORIS.

Et vous lui avez répondu vigoureusement ?

CABOURDIN.

Si je lui ai répondu vigoureusement ? je crois bien , que je lui ai répondu vigoureusement . . . c'est-à-dire , non , non , pas ce jour là , parce qu'il m'a dit le mot en italien ; mais corbleu ! s'il me l'eût dit en français ! oh ! s'il me l'eût dit en français . . . (*Pendant la fin de cette phrase , Bonaparte s'est avancé un peu. — Cabourdin le reconnaît , s'interrompt tout-à-coup , ôte son chapeau , et se retire à la gauche du théâtre , en donnant les signes de la plus grande stupéfaction.*) C'est une trahison ! on prévient ; on n'expose pas un fou-

tionnaire à tomber dans le piège comme un lapin de garenne.

DELAUNAY.

Eh bien ! qu'avez-vous donc , M. Cabourdin ?

(*Cabourdin , sans répondre , reste comme pétrifié dans son coin.*)

TOUS.

Mais qu'a-t-il donc ?

SCÈNE VIII.

CABOURDIN , MICHEL , DELAUNAY , LORIS ,
M^{me} DU COLOMBIER , BONAPARTE.

MICHEL.

Eh bien ! j'ai tout vu . . . tout !

LORIS.

Qu'as-tu vu ?

MICHEL.

Je vous dis : tout. Y en avait-il , des soldats ? Enfin , ça ne fait que de finir.

M^{me} DU COLOMBIER.

Et le premier consul ?

MICHEL.

Je l'ai vu aussi . . . Bel homme ! oh ! le bel homme ! . . . une figure . . .

(*Bonaparte sourit à part.*)

LORIS.

Tu avais la vue troublée , mon garçon ; le premier consul est petit.

MICHEL.

Le premier consul est petit ? . . . oh ! non pas ; si on vous a dit ça , on vous a induit. Il a trois grands plumets , et puis des grands pantalons ; des grosses épaulettes , des gros favoris . . . Il marchait à la tête . . . (*Il imite l'allure prétentieuse d'un tambour-major.*) C'était le plus beau.

LORIS , *en riant.*

A pied , n'est-ce pas ? . . . une grosse canne à la main ?

MICHEL.

Avec une grosse pomme d'argent . . . une canne superbe . . .

Bonaparte.

qui a dû lui coûter bonne... Il la jetait en l'air... comme ça... et puis il la retenait de là... (*Il figure tous les mouvements, et finit par rester en position, la main gauche sur la hanche, et le bras droit en l'air.*) Ah ! c'est un bien bel homme !

CABOURDIN , à part.

Est-il bête !...

MICHEL, qui a entendu Cabourdin.

Hein?... s'il est bête?.. Je ne sais pas ; je n'ai pas causé avec lui... (*Apercevant Bonaparte.*) Ah !

CABOURDIN , à part.

Est-ce qu'il le reconnaît ?

MICHEL, désignant Bonaparte.

Il me semble avoir eu le plaisir de voir Monsieur ce matin, défiler au cortège. (*A part.*) Je le reconnais : c'était le plus mal mis. (*Haut.*) Bonjour, Monsieur ; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M^{me} DU COLOMBIER.

Allons, mon pauvre Michel, je vois qu'avec de bons yeux on peut mal voir... ça me console... Va t'informer si l'on va servir. (*Michel sort.*) Et mon petit officier, où est-il ?

LORIS, à madame du Colombier.

Par le flanc gauche.

BONAPARTE, s'avançant.

Près de vous, Madame.

M^{me} DU COLOMBIER.

Comment ? vous ne voulez pas déjeuner ?

CABOURDIN.

Si fait... déjeûnons !

(*Delaunay et Loris causent ensemble, et sont placés de manière à ne point voir Bonaparte, qui cause avec madame du Colombier. — Bonaparte fait un geste impératif, pour ordonner à Cabourdin de sortir. — Cabourdin seul a vu ce mouvement, et s'éloigne.*)

CABOURDIN , à part.

Oh ! despote ! va !... mais je reviendrai... Il s'agit de réparer ma bévue... une glissade en arrière, trois si sol, et une échappée !

(*Il sort en sautillant.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES , *excepté* CABOURDIN.

LORIS, *bas à Delaunay.*

Vous voyez qu'il est temps ! Déjeûnons vite et bien... et *in manus tuas* , *Domine* ! Allons !... quoi ! hésitez-vous encore ?

DELAUNAY, *avec intention.*

Non ! non ! je n'hésite plus !

SCÈNE X.

LES MÊMES , MICHEL, *dans le fond.*

MICHEL.

Le déjeuner est servi !

LORIS.

Très-bien ! corbleu !

M^{me} DU COLOMBIER, *à Bonaparte.*

Vous ne partirez pas sans nous dire adieu. (*A Loris.*)
Donnez-moi le bras , monsieur l'ab.....

LORIS, *l'interrompant vivement.*

Capitaine donc ! ventrebleu !

M^{me} DU COLOMBIER.

Capitaine , capitaine , c'est juste...

ENSEMBLE.

AIR : *Amis , amis , le soleil va paraître.* (de la Muette.)

Amis , amis , la table nous appelle ;
Par l'amitié chacun est invité ,
Et chacun doit , républicain fidèle ,
Porter un toast à notre liberté !

(*Tout le monde sort , excepté Bonaparte.*)

SCÈNE XI.

BONAPARTE, *seul.*

(*C'est ici seulement que Bonaparte déboutonne sa redingotte, et laisse apercevoir l'uniforme qu'il porte en dessous. — Il place sa main droite dans son gilet, la gauche dans la poche de son habit, et se promène d'un air pensif.*)

Ce capitaine Loris me paraît être un homme dangereux. Il y a encore du prêtre sous cet uniforme... Je vise à la dictature, dit-il... La dictature ! à quoi bon ; pour un pouvoir éphémère, affronter tant de haines et de périls ? non ! si les faisceaux consulaires doivent m'échapper un jour, ce ne sont pas ceux de dictateur qui les remplaceront... La France commence à se lasser de toutes ces formes républicaines... et peut-être !... (*Il a prononcé ce dernier mot avec plus d'accent que le reste. — Il porte la main à son front, reste un instant dans cette position, et paraît tout-à-coup revenir à d'autres pensées.*) Mais quelles idées me préoccupent ?... Ici !... où je n'ai connu autrefois que des rêves de paix, de tranquillité... d'amour même... (*Souriant.*) Oui, mon premier amour... Il a passé bien vite. N'importe ! je me trouve à l'aise en ces lieux... j'y suis aimé, et mon rang pourtant n'y est point connu. Partout quelque danger semble exister près de moi, ici je me sens calme... comme aux jours de ma jeunesse. (*Avec un sentiment de bonheur.*) J'y crois encore être simple lieutenant d'artillerie, et faire visite à mon ami Lariboissière...

SCÈNE XII.

BONAPARTE, VICTORINE, *venant par la droite.*

VICTORINE, *s'approchant timidement, et paraissant agitée de la plus vive inquiétude.*

Monsieur Léon...

BONAPARTE , *se découvrant.*

Ah!... c'est vous , Madame.

VICTORINE.

J'avais besoin de vous trouver seul... de vous parler.

BONAPARTE , *remettant son chapeau.*

A moi?... de quoi s'agit-il?

VICTORINE.

De mon mari... de son repos, de son bonheur, de son existence, peut-être...

BONAPARTE.

Parlez, ne craignez point de vous confier à moi; car je suis toujours resté votre ami.

VICTORINE , *avec effusion.*

J'aime à le croire: et, après une si longue absence, la confiance surnaturelle que vous m'inspirez, l'espèce d'en-trâînement qui me porte à vous ouvrir mon cœur, tout me semble être un avis secret du ciel.

BONAPARTE , *lui prenant affectueusement la main.*

Madame!...

VICTORINE.

Ah! cet empire... cette espèce de fascination, vous l'avez exercée sur M. Delaunay lui-même... Aujourd'hui, seul, vous pouvez peut-être le sauver de sa perte.

BONAPARTE.

Quelque grand malheur le menace-t-il?

VICTORINE , *à demi-voix, et avec force.*

Lui!... moi!... la France, peut-être!

BONAPARTE , *avec un grand mouvement de surprise.*

La France! (*Plus doucement.*) Expliquez-vous.

VICTORINE.

Mais ce secret... car c'en est un!... un bien grand!... c'est à un ami... à un ami seul que je le confie... je puis compter sur son silence?... Vous le jurez?

BONAPARTE , *après un moment d'hésitation.*

Je vous le jure.

VICTORINE.

Eh bien! ce premier consul, ce Bonaparte, dont, avec tant de sympathie, je vous ai entendu justifier la conduite, on conspire contre lui.

BONAPARTE, *reculant d'un pas, et avec un mouvement de colère, qu'il réprime aussitôt.*

Encore?...

VICTORINE.

On lui reproche sa grandeur, la chute du Directoire, son ambition, tout! jusqu'à la mort de Désaix!

BONAPARTE, *avec horreur.*

La mort de Désaix? Atroce calomnie! Ils ne veulent donc pas lui accorder un seul sentiment humain. Désaix! le brave, le vertueux Désaix, son ami, son compagnon d'armes, celui qui revint de l'Égypte où ils avaient combattu ensemble, pour le sauver à Marengo, il l'aurait tué! Pourquoi? par ambition? Un ambitieux brise-t-il ainsi les plus solides instrumens de sa gloire?... un ambitieux n'a-t-il donc pas un cœur?

VICTORINE.

Non, ils n'ont pu le croire! mais il fallait contre Bonaparte soulever les passions, les haines, égarer les âmes honnêtes... (*Levant les yeux au ciel avec expression.*) mais ardentes!...

BONAPARTE, *d'un ton plus bref.*

Et votre mari s'est laissé tromper?

VICTORINE.

Un moment d'oubli, d'exaltation!... Aujourd'hui, il déplore son erreur.

BONAPARTE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il se croit enchaîné par un serment... mais vous saurez le dissuader. C'est vous qui, le premier, lui avez fait comprendre les maximes de la liberté; vous êtes la cause première de sa faute, vous l'empêcherez de l'achever; il vous entendra, vous le détournerez de cet odieux projet. Il est déjà presque convaincu par moi... Mais un homme a toujours honte de céder, sur une question d'honneur, aux conseils d'une faible femme.

BONAPARTE.

Mais ceux-là qui l'ont entraîné dans leurs projets de bouleversemens, qui sont-ils?... Vous ne répondez point?... Ce capitaine, sans doute?...

VICTORINE, *avec dignité.*

M. Léon, le nom des autres... le nom de ses compli-
ces... je ne le connais point... je ne dois point le cou-
naître... Je vous ai livré le sort de mon mari... que cela
vous suffise !

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Oui, c'est lui seul que je puis exposer ;
C'est un malheur pour lui, peut-être ;
De son secret vous voilà maître ,
Et dussiez-vous en abuser ,
Je me suis cru le droit d'en disposer.
Sur l'avenir je me rassure.
Si, quand j'implore votre appui,
Je le compromets aujourd'hui ,
Il pardonnera, j'en suis sûre ;
Car s'il meurt, je meurs avec lui. (*bis.*)

BONAPARTE.

Je parlerai à M. Delaunay, Madame... non pas aujour-
d'hui...

VICTORINE, *avec une espèce d'égarement.*

Aujourd'hui même... à l'instant!... Demain, peut-être,
il ne serait plus temps!

BONAPARTE, *surpris.*

Quoi!

VICTORINE.

C'est à Valence qu'ils doivent...

BONAPARTE. *hors de lui.*

Les misérables!... (*Il s'éloigne rapidement de Victorine, se croise les bras avec indignation, et parcourt le théâtre à grands pas. — Victorine suit des yeux tous ses mouvemens, et reste immobile, comme frappée de stupeur.*) Et ils seraient épargnés!... (*Il se promène vivement sur le devant de la scène, tandis que Victorine qui s'est reculée sur un plan plus éloigné, conserve son immobilité.*) Et ils seraient épargnés!... Ainsi donc, partout des conspirateurs... Tous, ils ont juré la perte du premier consul... Eh bien! tous, ils seront forcés de se courber devant lui!

(*Il continue à marcher. — Victorine a constamment les yeux fixés sur lui.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CABOURDIN, *entrant par le fond, une lettre à la main.*

CABOURDIN.

Ah! mon dieu! il est là! en tête-à-tête... (*A Victorine, à demi-voix.*) Madame!... Je suis horriblement compromis!

VICTORINE, *sans le regarder.*

Que voulez-vous?

CABOURDIN.

Mais, lui remettre ce petit placet... Et puisque vous êtes si bien avec lui...

VICTORINE, *même jeu.*

Ce placet?... A qui?...

CABOURDIN, *désignant Bonaparte.*

Au général... Ça peut rétablir mes affaires.

VICTORINE, *étonnée.*

Au général?

CABOURDIN.

Je crois qu'il est de bonne hameur... profitez-en.

(*Il sort par la droite.*)

SCÈNE XIV.

BONAPARTE, VICTORINE.

VICTORINE, *à part.*

Il est général!... (*Jetant les yeux sur l'adresse du placet.*) Grand dieu! (*Lisant.*) « Au citoyen, premier consul, le général Bonaparte. » Est-ce bien à lui qu'elle s'adresse? (*Elle s'avance avec résolution vers Bonaparte, et lui présente le placet, en consultant avec inquiétude les regards du consul.*) Voici une lettre.

BONAPARTE, *après avoir regardé la suscription.*

Une lettre pour moi?

(*Il la décachette vivement.*)

VICTORINE, *en poussant un cri.*

C'est lui!... (*Tombant à ses pieds avec l'accent du désespoir.*) Grâce! grâce!... Mon mari est perdu!

BONAPARTE, *cherchant à la retenir.*

Que faites-vous, Madame?

VICTORINE.

Ah! général!

Même air que le couplet précédent ; mais beaucoup plus vite.

Son crime, sans doute, est bien grand ;
Si vous parlez, il perd la vie!
C'est moi, c'est moi qui vous supplie
De conserver un père à mon enfant.
Ah! conservez un père à mon enfant!

(*Elle tombe tout-à-fait à genoux.*)

Songez, hélas! que cette pauvre femme,
Dans un ami, crut trouver un soutien.

BONAPARTE, *avec dignité.*

J'ai promis le secret... Eh bien !
Votre ami seul sait tout, Madame ;
Mais le consul n'en saura rien,
Non, Madame, il n'en saura rien.

VICTORINE, *levant les mains d'un air suppliant.*

De grâce ! qu'il n'en sache rien!

(*Elle sanglote, et saisit avec transport les mains de Bonaparte, qui essaie vainement de la relever.*)

Ah! voyez mes larmes; elles sont de reconnaissance,
d'admiration!

SCENE XV.

LES MÊMES, LORIS, puis DELAUNAY, *venant par la droite.*

LORIS, *apercevant Victorine aux pieds de Bonaparte.*

Qu'est-ce à dire?... Eh bien ?

DELAUNAY, *entrant.*

Monsieur! que signifie?... Oubliant les droits sacrés de
Bonaparte.

l'hospitalité... (*A Victorine , avec fermeté, mais sans brusquerie.*) Eloignez-vous, Madame.

VICTORINE , à part, avec une inquiétude marquée.
M'éloigner!...

BONAPARTE , à Victorine.

C'est à moi de mettre votre honneur à couvert. (*A Delaunay.*) Ne vous hâtez pas, Monsieur, de former des soupçons injurieux ni sur moi, ni sur elle! L'épouse de M. Delannay n'a rendu hommage ici qu'au caractère dont je suis revêtu; car je suis...

VICTORINE , se précipitant entre lui et Loris.

Ah! non! non! de grâce!...

BONAPARTE , en souriant.

Que craignez-vous?... que pouvez-vous craindre?... (*Il l'éloigne doucement, et prend sa place auprès de Loris.*) Ai-je donc un danger à courir? Je ne le crois pas. Depuis long-temps je sais lire dans le cœur des hommes; je sais que, parfois, dans l'effervescence d'un patriotisme mal compris, on promet plus qu'on ne peut tenir; mais, tels qui ont juré la perte d'un homme indignement calomnié... du chef de l'Etat... Si cet homme se présentait et qu'il leur dit: Vous conspirez au nom de la patrie?... Où donc est le mandat dont elle vous a chargé? Si le peuple est opprimé, si le peuple souffre, pourquoi ne se lève-t-il pas contre son oppresseur? seul le peuple a la force, seul il a le droit. Pensez-vous, par un crime de plus, assurer la gloire de la France? Si vous le pensez, je suis devant vous; car le premier consul, Napoléon Bonaparte, c'est moi!

DELAUNAY , à part.

Lui!

(*Delaunay et Loris paraissent stupéfaits, et se regardent sans rien dire.*)

BONAPARTE.

L'oseriez-vous frapper? (*Victorine se place vivement devant Bonaparte, comme pour lui faire un rempart de son corps. — Bonaparte l'éloigne avec dignité.*) Vous le voyez bien, Madame, ils ne l'osent pas. (*A Delaunay, qui paraît être dans la plus grande confusion.*) M. Delaunay! je ne croyais point pouvoir garder l'incognito chez vous; l'occasion seule a tout fait...

DELAUNAY, *passant devant Loris, et se rapprochant de Bonaparte.*

Ah ! vous pouviez vous y présenter sous votre véritable nom ; mon hôte m'eût toujours été sacré !... (*Avec intention, en regardant Loris.*) il me le sera toujours.

BONAPARTE.

Je le crois...

LORIS, *à part.*

Allons, en voilà encore une de manquée !... La liberté est morte... et voilà celui qui conduira le convoi !... Le destin est pour lui !...

BONAPARTE.

Quant à vous, capitaine Loris...

LORIS, *au salut militaire.*

Général !...

BONAPARTE.

Vous vous êtes plaint du peu d'avancement qu'il y avait dans les armées du Nord ?...

LORIS.

Oh ! manière de conversation.

BONAPARTE.

Je vous fournirai l'occasion de vous distinguer. La victoire d'Héliopolis a, de nouveau, rendu Kléber maître de l'Égypte : il faut qu'un message important lui parvienne à travers la croisière Anglaise. Vous en chargerez-vous ?

LORIS, *d'une voix ferme.*

Oui, général.

BONAPARTE.

Un navire vous attend à Toulon... Si votre traversée est heureuse, Kléber se charge de vous ; si les Anglais vous attaquent...

LORIS.

La victoire ou la mort !... Je comprends... (*A part.*) *Ibi morieris !* Psaume soixante, verset quatorze.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M^{me} DU COLOMBIER, MICHEL, puis CABOURDIN.

(*On entend dans le lointain une musique militaire, qui exécute l'air : Veillons au salut de l'Empire.*)

M^{me} DU COLOMBIER, *conduite par Michel.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu !... Est-ce bien vrai ce que

vient de me dire le maître de danse ?... Quoi! mon petit officier d'artillerie, c'est le premier consul?...

MICHEL.

Pas possible!

VICTORINE , avec une expression de bonheur.

Oui , bonne mère!

BONAPARTE , lui prenant la main.

Oui , madame du Colombier.

MICHEL.

Bah!... (*A part.*) Et ils appellent ça un grand homme ?
L'autre était mieux.

CABOURDIN , arrivant et se glissant , sans être vu de Bonaparte , jusqu'auprès de Victorine.

Et mon placet?... (*L'apercevant à terre.*) Oh ! à terre !
Il ne l'a seulement pas lu... C'est égal , j'y mettrai une autre enveloppe , et nous verrons...

VICTORINE , qui entend la musique plus rapprochée.

Qu'est-ce que cela ?

CABOURDIN.

Vous ne savez donc pas?... il y a déjà des soldats plein la cour.

(*Bonaparte aperçoit Cabourdin et lui fait de nouveau un signe impératif pour lui ordonner de sortir.*)

CABOURDIN.

Encore!... Oh! despote, va!

(*Il sort.*)

M^{me} DU COLOMBIER , à Bonaparte.

Premier consul?... Ah ! vous souvenez-vous de ma prédiction?... Je vous avais promis une...

BONAPARTE , à demi-voix , et l'interrompant vivement.

Silence !

(*Aussitôt que Bonaparte a prononcé ce dernier mot , la musique se fait entendre avec plus de force. — La porte du fond s'ouvre , l'état-major , composé de généraux , d'officiers de tous grades , et d'un mameluck paraissent dans le fond. — Tout le monde s'incline. — Bonaparte salue , et le rideau tombe , au moment où le premier consul disparaît.*)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

CARACTÈRES ET COSTUMES DES PERSONNAGES DU 1^{ER} ACTE.

NAPOLÉON BONAPARTE. (Caractère sérieux ; mais qui doit laisser percer quelquefois l'impétuosité du jeune homme.)

Habit long queue de morue, poche en large, veste et culotte bleu-clair, paremens et colet de velours noir, passe-poils rouges, retroussis rouges, avec fleurs de lys en or, bottes à revers foncés, attachées aux boutons de culotte, épée, chapeau à trois cornes, cocarde blanche.

Le Comte DE GERMILLY. (Caractère hautain, avec l'aisance de la bonne compagnie.)

Habit de velours plein, gilet brodé, culotte de soie noire, bas de soie blancs, souliers à boucles de brillans, perruque poudrée à bourse.

L'abbé DE LORIS. (Caractère léger, de la gaiété, une prononciation affectée, manières prétentieuses.)

Habit complet d'abbé.

DELAUNAY. (Caractère grave, un débit posé, sans affectation.)

Habit de ville noir, dessous noir, boucles d'argent, perruque à la conseillère.

Le Marquis DE COURVOLLE. (Manières élégantes, habitude du monde.)

Habit de cavalerie vert, à longues basques, revers, paremens, colet et retroussis jonquille, culotte de casimir blanc, bas de soie, boucles d'or, perruque poudrée, à queue, aiguillettes et épau-
lètes du grade.

CABOURDIN. (Imbécille, tout entier à son art, prenant souvent des poses, et sautillant au lieu de marcher.)

Habit de soie gorge de pigeon, culotte de nankin, gilet blanc carré à franges, bas chinés, souliers à boucles d'argent, large perruque poudrée à crapaud, une pochette à la main.

Mad. DU COLOMBIER. (Caractère simple et bon.)

Petit bonnet à bec, de vieille; perruque poudrée, robe retroussée et jupon de Perse à falbalas de mousseline blanche, festonnés. Bonffans sur le col, très-petit fichu ponceau, mitaines noires et bracclets, collier de velours noir et un Saint-Esprit en diamans. Souliers de soie, rayés.

VICTORINE DU COLOMBIER. (Caractère gai, beaucoup d'enjouement et d'ingénuité.)

Robe d'organdi, deux volans, dessous de percale, corsage à pointe, fichu demi-menteur, manches plates jusqu'au coude, et manchettes; gants blancs, bracclets de velours noir, avec plaques d'or, perruque poudrée à grand chignon, une rose et un ruban rose sur la tête. Souliers pointus à talons, en satin noir.

Six OFFICIERS DE CAVALERIE. Même uniforme que le marquis de Courvolle, épau-
lètes de différens grades.

Un MARÉCHAL-DES-LOGIS D'ARTILLERIE. Même uniforme que Bonaparte, un galon d'argent sur le bras, grandes guêtres noires.

Costumes du deuxième Acte.

BONAPARTE. Habit de petite tenue des chasseurs à cheval , gilet blanc carré , à boutons pareils , pantalon blanc collant , bottes à revers fort longs et tombant , éperons blancs , col noir , redingotte grise par-dessus l'uniforme , gants jaunes , cheveux longs par derrière , petit chapeau sans ganse avec une très-petite cocarde tricolore.

DELAUNAY. (Caractère plus sombre qu'au premier acte.)

Redingotte longue couleur brun rouge , à larges revers tombant vers les épaules , gilet blanc dont les revers tombent sur ceux de la redingotte , pantalon gris de perle , colant , avec un gros nœud de jarretière , bottes à revers à grands tirants , perruque poudrée à queue.

LORIS. (Manières brusques d'un vieux soldat.)

Dolman et pantalon bleu-ciel , pelisse rouge , bottes galonnées , perruque à tresses sur les tempes et à queue.

CABOURDIN. (Même caractère ; mais plus d'aplomb qu'au premier acte.)

Habit bleu , large , à boutons d'or , gilet blanc , à grands revers tombant sur l'habit , pantalon de casimir chamois , bottes à la hussarde avec éperons et glands d'argent , ceinturon de cuir noir par dessus le gilet , grand sabre de cavalerie légère , cravatte noire fort haute avec passepoil blanc , perruque dite à oreilles de chien , poudrée , queue fort longue , terminée par une houpe , chapeau-claque très-grand , à glands d'argent.

MICHEL. (Niais.)

Habit vert pomme , forme Jocrisse , gilet d'indienne croisé , culotte grise , bas blanc , perruque poudrée à rouleaux sur les tempes et à queue.

Mad. DU COLOMBIER. Bonnet monté de satin blanc , avec mentonnière , tour poudré à tire-bouchons , robe de soie brune à demi-queue , et à manches longues , fichu de linon en dedans , et par dessus un grand fichu de gaze-mousseline garni de dentelle , souliers noirs.

Mad. DELAUNAY. Robe en gros de Naples gris , demi-queue , taille courte , corsage plat et décolleté , garni d'un petit tulle , manches très-courtes , gants longs passes-coudes jaunes , petit fichu vert noué autour du cou , souliers plats un peu pointus , coiffure avec grecque rouge derrière , cheveux relevés en tresse sur la tête , peu de cheveux sur le front , des tire-bouchons de chaque côté.

4/11/11

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Saintine, Joseph Xavier
2392 Boniface
S5B7 Bonaparte, lieutenant
 d'artillerie

